

poches

Elle a menti pour les ailes ★★★
FRANCESCA SERRA
« Qu'est-ce qui a quatre pieds, un dossier et des ailes ? » C'est sans importance mais l'énigme du titre va vous tenir bien longtemps, sur le thème des apparences trompeuses et de nos liens humains faits de petits riens. Rentrée scolaire 2015 : la belle Garance Sollogoub est née avec le siècle, elle veut exister – quoique pas trop – et les réseaux sociaux dictent leur loi dans l'école. Soudain, elle disparaît. Harcèlement ? L'autrice restituée à la fois l'enquête de police, la sous-culture des réseaux et leurs combustibles de rumeurs, la belle histoire d'un monde moche, dissocié, stupéfiant. Parfois longuet mais très vivant, très bien vu et coloré. A. L.
J'ai Lu, 736 p., 8,9 €

Tu me manqueras demain ★★★
HEINE BAKKEID
À sa sortie de prison, un ancien flic d'élite, parti en vrille après avoir tué la femme qu'il aimait, se voit offrir par son psy une mission qui pourrait le remettre à flot : enquêter sur une disparition dans le Grand Nord. Il trouve un cadavre, mais pas le bon. Polar d'atmosphère, étonnant par la diversité des registres traversés par le flic narrateur : entre rêves, descriptions factuelles, possibles hallucinations ou interventions fantastiques, on se prend à s'attacher moins à l'intrigue qu'aux circonvolutions mentales du policier. Une nouvelle plume à découvrir, ainsi qu'un héros dont les aventures se sont multipliées depuis ce premier roman. A. L.
Traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier, Pocket, 480 p., 7,95 €

Dieu était en vacances ★★★
JULIA WALLACH
PAULINE GUÉRA
Un témoignage inédit sur la déportation, Auschwitz, la Shoah. Julia avait 17 ans, elle a été systématiquement détruite puis s'est reconstruite : « On devait être morts (...) On l'est pas alors soyons heureux. » Un petit ouvrage d'autant plus fort qu'il se concentre sur une suite de tableaux courts et saisissants, l'innommable condensé en quelques paragraphes. Et ce titre ! A. L.
Grasset, 160 p., 16 €

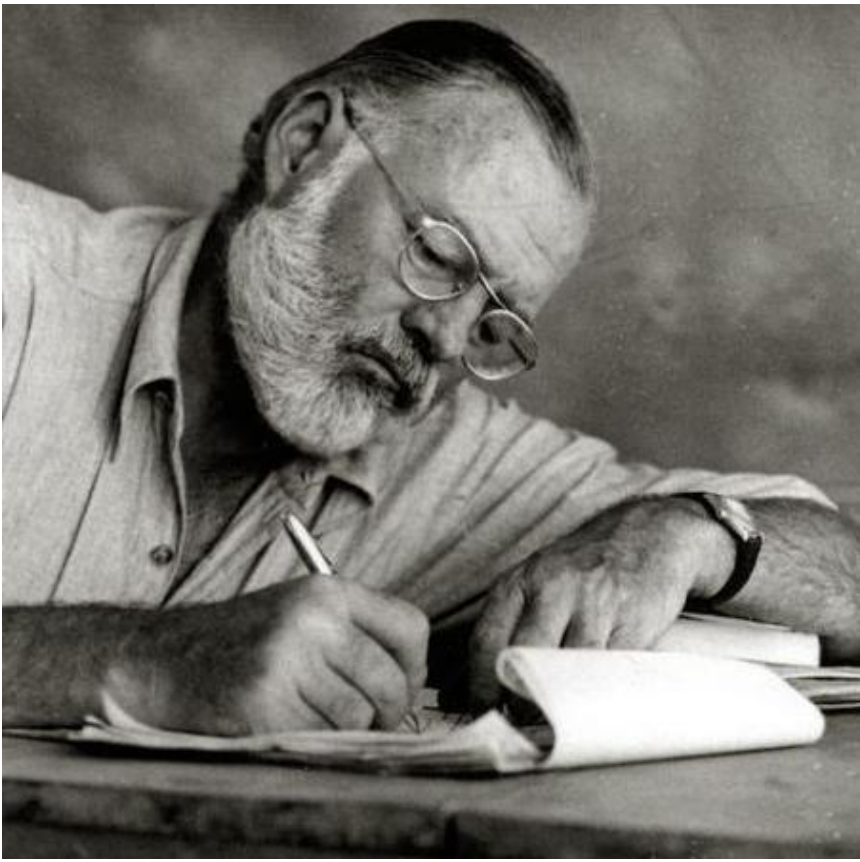
Odeurs de bestiaires ★★
FABIENNE LORANT
Un premier recueil, inclasable, de textes très courts dont les plus intéressants jouent l'assonance et l'alliteration – mais pas que... Outre les odeurs, s'en dégage une musique belge, à l'instar de ce *Ruée vers l'or* : « Des lingots en croquette videz les suc, des pactoles de frites croquez le fric, des crevettes à pépettes sucez les zestes. Sus à la richesse ! Ruée vers l'or : à Knokke-le-Zoute, en avant toutes ! » A. L.
Cactus inébranlable, 94 p., 8 €

ESSAI

Hemingway Risquer sa vie ★★★
WILLIAM BOURTON
Michalon
128 p., 12 €

Hemingway, le baroudeur engagé

L'image du Prix Nobel 1954 reste celle d'un aventurier alcoolo et vantard. William Bourton montre que, par ses livres et ses combats, l'écrivain a voulu donner un sens au monde tragique qui fut le sien.



Ernest Hemingway au Kenya en 1953. Toujours écrire. © THE HOLLYWOOD ARCHIVES/BELGA.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Revenir aux textes. C'est ce que fait ici notre collègue William Bourton. Mieux connaître Ernest Hemingway, mieux apprécier ce que furent ses combats, d'écrivain et d'homme, c'est se (re)plonger dans ses écrits. D'autant que « cette œuvre s'offre comme une vaste autobiographie, un immense roman d'apprentissage qui explore et dépeint la manière dont son auteur – dissimulé sous différents masques – a grandi, s'est développé moralement et psychologiquement au contact du monde et des expériences qu'il a recherchées et vécues ».

Ernest Hemingway est né en 1899. À l'aube d'un siècle tragique marqué par plusieurs guerres : 14-18, Espagne, 40-45. Il les vivra toutes. En accentuant parfois son rôle, il est vrai, mais il n'empêche : il en fut, au milieu des soldats et des partisans. Et s'il s'est jeté dans ce maelström tout jeune, comme ambulancier au cœur de la Grande Guerre. C'est son premier engagement. Et il l'accomplit « pour le sport », comme dit William Bourton. Par curiosité, pour l'aventure. Il en reviendra blessé dans son corps et dans son âme. « La chasse, la pêche, la corrida ou l'alcool, marottes auxquelles on le résume si souvent, la recherche maladive du spectacle et du contact de la mort aussi, ne seront qu'une manière d'exorciser ce traumatisme originel, comme on combat le feu par le feu. »

Cet héritier du trappeur et de la tunique bleue, cet amoureux de la pureté à la recherche du paradis perdu de ses forêts d'enfance, « se donnera alors pour tâche de témoigner de la situation de l'homme jeté dans un monde qui le dépasse mais à qui il revient de lui don-

ner un sens ». Les chapitres de l'essai appuient dès lors sur la mission de l'écrivain : 1. S'engager pour le sport, c'est 14-18 ; 2. S'engager pour la cause, c'est la guerre d'Espagne ; 3. S'engager pour l'Histoire, c'est 40-45 ; 4. S'engager vers la mort, c'est *Le vieil homme et la mer* et sa volonté de dignité et de libération. Au plus près des romans, des nouvelles et des articles d'Hemingway, William Bourton le suit dans ses combats. Des combats qui n'ont rien de théoriques, qui sont concrets.

Libertaire

Hemingway avait une aversion pour l'intellectualisme. Ce qui compte, pour lui, c'est l'action. Ses écrits défendent une vision paradisiaque de l'Afrique, entachée par les colons ; se scandalisent de l'incurie des autorités lors du passage meurtrier d'un ouragan sur les Keys de Floride en 1935 ; s'opposent à l'opportunisme politique ; ne jouent pas les bellicistes mais sont hostiles à l'Allemagne nazie et à l'Italie fasciste. Il plaide la cause des opprimés. Et s'engage en plus sur le terrain. En fait, Hemingway est libertaire.

« Ce qui intéresse Ernest Hemingway », écrit William Bourton, « ce ne sont pas les grandes idéologies émancipatrices et totalisantes mais la liberté agissant, l'homme en actes, les destinées individuelles. » Hemingway décrit la condition humaine. Et son aspiration à la liberté. Dans *Le vieil homme et la mer*, Santiago cherche à s'immerger complètement dans la nature « pour libérer son moi moral et intellectuel ». Comme écrit Hemingway : « Raisonne pas tant, bonhomme. Navigue de ton mieux, et prends les choses comme elles viennent. »

Automne à Venise ★★
ANDREA DI ROBILANT
Traduit de l'anglais par Karine Lalechère
Fayard
384 p., 24 €
ebook 16,99 €

Le dernier amour d'Hemingway

Après l'engagement avec William Bourton, ci-contre, les femmes. Andrea di Robilant raconte, avec beaucoup d'informations et autant de verve, le dernier amour d'Ernest Hemingway. Qui resta sans doute platonique mais qui redonna à l'écrivain américain le boost qu'il lui fallait pour recommencer à écrire. Il n'avait plus rien produit depuis *Pour qui sonne le glas*, paru en 1940. Il était en panne d'inspiration. Elle fut, comme dit le journaliste et écrivain di Robilant, sa dernière muse.

Hemingway est à Venise quand il rencontre Adriana Ivancich. On est en 1948. Il a 49 ans, elle en a 18. C'est à la chasse qu'ils se voient pour la première fois. Elle apparaît dans la noirceur de la nuit, trempée de pluie et fatiguée par la longue attente de la Buick qui devait la reprendre. C'était sa première chasse, mais elle ne tirait pas. Comme elle ne buvait pas. Son premier daïquiri, c'est Ernest qui le lui fit boire.

L'écrivain fut tout de suite attiré par cette jeune femme mince, jolie, aux longs cheveux noirs. Ils ne se quittèrent plus. Au Harry's Bar, dans des restaurants, chez des amis, au ski. Il flirta, elle en fut flattée et émue. Le coup de foudre fut vite partagé, mais sans doute cet amour n'alla-t-il jamais beaucoup plus loin que des mains caressées et des baisers appuyés. Et ils ne se virent plus après 1954. Mais Adriana fut d'un apport décisif dans l'inspiration de Hemingway. D'ailleurs, la Renata de son roman *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, c'est bien Adriana. Même si le roman est dédié à Mary, sa quatrième épouse.

Andrea di Robilant décrit par le menu cette idylle dans la vie et la carrière d'Hemingway et s'attarde sur la suite de la vie d'Adriana. Hemingway mourut en 1961, Adriana en 1983. Une belle façon, aussi, de mieux connaître le Prix Nobel 1954. J.-C. V.

ESSAI

Par instants, le sol penche bizarrement ★★★
NICOLAS RICHARD
Robert Laffont
475 p., 22,90 €
ebook 15,99 €

Les embûches de la traduction

Nicolas Richard les raconte dans « Par instants, le sol penche bizarrement », nourri par trente années de métier.

PIERRE MAURY

Pour Nicolas Richard, traducteur d'environ 120 livres en trente ans, *Par instants, le sol penche bizarrement*. Sur la gymnastique intellectuelle complexe et excitante qui consiste à composer en français un texte anglais ou américain, les expériences multiples qu'il relate ici avec une louable honnêteté (les ratés ne sont pas oubliés) constituent un témoignage de première main – les mains dans le cambouis des dictionnaires et autres sources – où la finesse de la pensée n'exclut pas et même nourrit l'humour.

Les questions que se pose le traducteur, que parfois il pose à l'écrivain pour lui faire préciser sa pensée, sont innombrables. « Traduire : soupeser, errer, faire un pas de côté, ou deux, revenir en arrière et, pour finir, devoir décider une bonne fois pour toutes », écrit-il en sachant que cette « bonne fois pour toutes » sera remise en question lors d'une réédition. Il s'agit en effet toujours de transmutation approximative, « assortie de l'impression de taper une fois au-dessus (la VF trop « écrite »), une fois en dessous (la VF aseptisée par rapport à la VO), jamais exactement où il faudrait. »

« Suce, c'est du belge ! »

Une anecdote réjouissante, parmi beaucoup d'autres. Dans une librairie bruxelloise où il accompagne James Crumley pour la sortie d'*Un pour marquer la cadence*, un participant à la rencontre demande à l'auteur américain ce qu'il a contre les Belges. Silence dans la salle, perplexité de Crumley... L'intervenant ouvre le livre et lit : « Suce, c'est du belge ! » Crumley se défend : il ne connaissait même pas l'existence de la Belgique quand il a écrit le roman. La faute au traducteur, donc ? « Pris au dépourvu, j'essaie de comprendre ce qui a pu se passer et suppose que, dans le feu de l'action, surchauffé par l'ambiance belliqueuse et alcoolisée du roman, je me suis laissé emporter, introduisant une formulation composite, dérivée du célèbre "Fume, c'est du belge !" »

72 notices, chacune consacrée à un auteur ou à une autrice, se succèdent avec leur chapelet d'exemples éclairants sur un métier qui, non, ne consiste pas à traduire mot à mot. Mais exige une culture ouverte vers des références parfois pointues, de *Star Wars* à la pêche à la ligne. C'est passionnant. Et cela donne envie d'aller très bientôt vers les œuvres traduites.